



Festivals de musiques au Maroc

Le royaume du Maroc est devenu, en l'espace de quelques années, une terre de festivals pour les musiques du monde. À partir du mois de mai, les mélomanes parcourent le pays en quête d'excellents spectacles locaux et internationaux. Les plus anciens et mieux connus à l'étranger sont les festivals de Fès et d'Essaouira.

Les festivals marocains, qui attirent un public local averti et à l'écoute des musiques d'ailleurs, sont aussi devenus des destinations appréciées d'une frange de touristes qui fuit l'offre de masse et souhaite profiter de ses voyages pour découvrir des artistes dans des lieux inédits. Avec ses dix ans d'expérience, le festival de Fès des musiques sacrées du monde fait figure de pionnier. Il débute généralement à la fin du mois de mai. Sa programmation éclectique, consacrée à la dimension sacrée de la musique, le place à part parmi les manifestations internationales du même niveau. Les sites du patrimoine architectural choisis comme lieux de concerts lui confèrent une grande originalité. La scène de la place Bab el Makina est dressée devant la porte monumentale donnant accès au palais royal ; le lieu de concert installé au jardin du musée Batha est un modèle d'harmonie arabo-andalouse ; le festival se déplace pour une journée au cœur des ruines romaines de la ville de Volubilis. Tout cela en fait un événement raffiné, parfois emprunt d'un certain élitisme. Afin de ne pas verser dans ce travers, les organisateurs ont su toutefois, depuis trois ans, développer une programmation de concerts gratuits, ouverts à tous, où se produisent les artistes programmés sur les scènes payantes. Créé en 1997, le festival Gnaoua d'Essaouira, qui se déroule à la fin du mois de juin, a rapidement imposé son image populaire grâce à la gratuité de ses spectacles, tout en développant sa notoriété internationale. Fès a suivi son exemple.

Saisissant l'impact de tels événements sur les plans culturel, touristique, et par conséquent économique et social, d'autres villes ont lancé leurs propres festivals. Depuis trois ans, Rabat s'est doté de Mawazine, le festival de "l'équilibre" en quelque sorte. Il débute la saison musicale à la mi-mai par une programmation de spectacles traditionnels venus de toutes les parties du globe, pilotée par Chérif Khaznadar, directeur de la Maison des cultures du monde à Paris. Plus modestes et étendues dans le temps (mi-juin, mi-juillet), les Nuits de la Méditerranée (*cf. H&M n° 1239*) touchent plus de villes avec une programmation de qualité. Jean-Luc Larguier, directeur de l'Institut français du Nord Maroc, qui les a

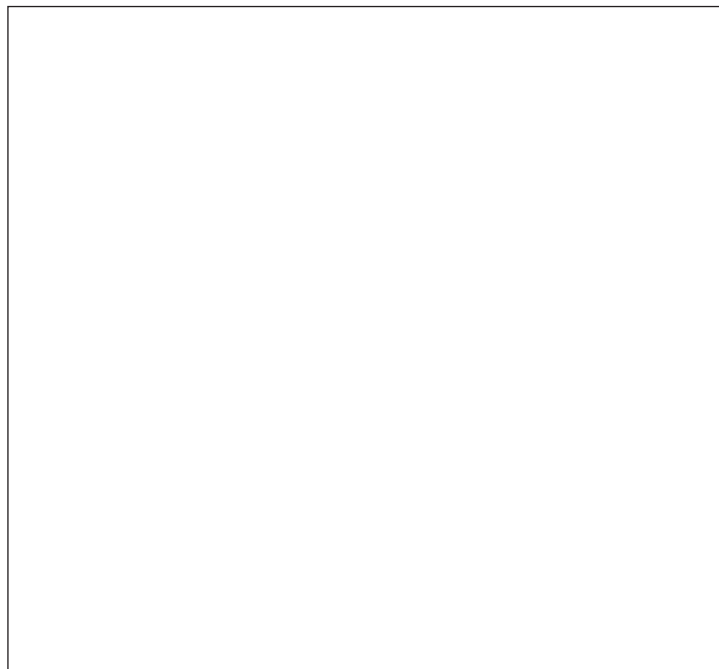
initiées, prépare leur cinquième édition dans la région de Tanger - Tétouan. Sur la côte Sud, Agadir vient de lancer avec succès la première édition du festival Timitar, dans lequel la culture amazighe (berbère) occupe une place centrale. Face à cette éclosion, la ville de Marrakech tient à réaffirmer sa réputation de "capitale culturelle" en donnant un nouveau souffle à son Festival national des arts populaires, qui fêtera son quarantième anniversaire en 2005.

Considérant l'extrême richesse des musiques marocaines, le penchant mélomane et musicien des Marocains eux-mêmes, il semble naturel que le pays ait su favoriser l'accueil et la mise en œuvre d'événements musicaux comme ceux-là. L'intelligence des organisateurs et de leurs partenaires a été de saisir l'opportunité d'une telle richesse afin de mettre en valeur l'originalité d'un patrimoine culturel spécifique au Maroc, tout en développant les échanges artistiques internationaux. La dimension d'ouverture sur le monde prend une fonction quasi pédagogique à l'adresse des publics marocains. Cette notion s'exerce également au niveau des équipes d'organisation, essentiellement marocaines, au sein desquelles certains intervenants français assument des rôles de direction artistique et mettent en place des installations techniques spécifiques à la scène. Les fruits de cette démarche devraient très certainement s'apprécier d'ici quelques années, lorsque la jeune génération aura assimilé ces apports tant au niveau de la création que de l'organisation.

► Le festival gnaoua d'Essaouira

À l'origine du festival gnaoua d'Essaouira présidait un premier constat. La musique des gnaoua produit un formidable effet sur des musiciens du monde entier qui ont la possibilité de les côtoyer. L'axe principal du festival consiste donc à initier et à formaliser sur scène des rencontres artistiques entre gnaoua et musiciens du monde.

Trois directeurs artistiques, Abdeslam Alikane, Loy Ehrlich et Karim Ziad, se chargent de réaliser la bonne alchimie du programme. Ils choisissent les musiciens invités ainsi que les maâlem (maîtres de communion) et leurs ensembles de Gnaoua, puis composent les plateaux artistiques destinés à produire la meilleure fusion musicale. C'est l'essentiel de leur travail en amont de la manifestation. Pendant le festival, ils sont les interfaces entre les musiciens, organisent les répétitions, veillent à ce que tout se passe bien du point de vue artistique. Tous les trois sont avant tout des musiciens et c'est sans doute la clé de l'originalité et de la qualité des programmes d'Essaouira. Abdeslam Alikane, maâlem d'Essaouira initiateur du projet, est en relation avec les ensembles de Gnaoua qui exercent dans toutes les villes du Maroc. Il connaît la plupart des maâlem et reste toujours à l'affût de l'évolution



artistique de leurs troupes. Participer au festival d'Essaouira nécessite en effet de la part des Gnaoua un esprit d'ouverture à d'autres esthétiques, mais surtout des qualités musicales permettant de tenir de grandes scènes en intégrant les flots d'inspiration des musiciens internationaux qu'ils accueillent. Abdeslam Alikane a lui-même vécu une intéressante expérience de fusion, à la tête d'un noyau restreint de sa troupe Tyour Gnaoua, avec le pianiste et chanteur congolais Ray Lema. Ensemble, ils ont donné de nombreux concerts internationaux et enregistré l'album *Safi* (Buda Musique, 2000). *“Nous aimons pouvoir offrir aux jeunes qui viennent de tout le Maroc, comme au public occidental, l'occasion de s'imprégner d'une culture traditionnelle, de la voir sous tous ses aspects, explique Abdeslam. Il ne s'agit pas simplement de venir faire la fête. La musique gnaoua a sa propre histoire et beaucoup de choses à dire. À travers le festival, on essaye de montrer l'aspect de la musique et du jeu. Mais pour ce qui concerne le rituel et la transe, c'est autre chose, une richesse, une dimension différente.”*

Loy Ehrlich a participé aux sept éditions du festival. *“Pour les deux premières, j'étais invité en tant que musicien, dit-il. Puis il y a eu un problème de direction artistique à la seconde édition et on m'a demandé de m'occuper de la programmation.”* Sa relation à l'univers musical des Gnaoua et à Essaouira ont déterminé son projet de vie. En 1971, il arrive dans l'ancienne Mogador, alors très appréciée par les *hippies*. Le Living Theater était installé dans la ville, où se passaient des choses incroyables... À la recherche de sa voie, il découvre les Gnaoua de Marrakech et comprend

qu'il va se consacrer à la musique. Pianiste, Loy s'entiche de l'instrument emblématique des maâlem, le *hajouj*, également appelé *gumbri*, ou *guimbri*, voire *sentir*, selon les régions du Maroc. Sorte de basse rustique dont les trois cordes en boyaux de chèvre sont tendues au-dessus d'une peau de chameau couvrant la caisse de résonance en bois brut, cet instrument hérité de l'Afrique sub-saharienne va jalonner sa carrière.

“Une transe qui vient de la terre”

Parti pour La Réunion en 1977, il le fait découvrir au guitariste compositeur Alain Peters, qui va en faire un instrument du *maloya* réinventé par la jeunesse de l'île. Gilbert Pounia, pionnier de ce mouvement avec son groupe Ziskakan, l'adopte et s'en sert toujours sur scène. Plus récemment, le *hajouj* a donné une partie de son nom, le “ha”, au Hadouk Trio, excellent groupe réunissant le saxophoniste Didier Malherbe, le percussionniste Steve Shehan et Loy Ehrlich. *“La musique des Gnaoua me transperce, explique celui-ci. Avec les Gnaoua, ce n'est pas du mysticisme, c'est la transe de possession, une transe qui vient de la terre. Quelque chose qui me pénètre (je ne suis pas le seul, beaucoup de gens le ressentent...) et qui m'a donné beaucoup de force. Je suis lié d'une manière ou d'une autre avec les gnaoua par cet instrument. Pourtant, je n'ai jamais appris leur répertoire à la manière traditionnelle. Je n'ai jamais eu de maâlem dans la vie : 'ni Dieu, ni maître !'... Cet instrument est pour moi un compagnon et même un guide parfois.”*

Les Gnaoua, passeurs-guérisseurs

“Les Gnaoua sont depuis toujours des passeurs. Passeurs de frontières, de mythes, de rythmes. Ces anciens esclaves venus d'Afrique sub-saharienne, de l'ex-Soudan occidental (Mali, Guinée, Ghana), ont pour ancêtre fondateur Bilal, le premier muezzin de l'Islam. Né esclave, il avait été affranchi par le prophète Mohammed pour avoir, par la grâce de son chant, guéri – en la faisant rire – sa fille Fatima. Ces musiciens, ces ‘médecins de nuit’ associent à son image mélodies et guérison, source africaine et culte des saints de l'Islam populaire. Dans un tourbillon de mélodies et de danses codifiées autour des saints musulmans et des personnages légendaires qui fondent leur histoire, ils revivent les mythes d'une Afrique réinventée, recomposée par l'imaginaire communautaire et les années.” Emmanuelle Honorin, extrait du livret du CD *Festival gnaoua Essaouira*, A3 Communication-Nocturne, Live édition 2003.

Karim Ziad, batteur algérien basé à Paris, a été invité à Essaouira par Loy lors de l'édition 1999. Il s'est si bien intégré dans le festival qu'il y est devenu une personne indispensable. Pour lui, cet événement constitue un véritable déclic pour toute la jeunesse du Maghreb. Ainsi ne ménage-t-il pas ses forces pour que soit assuré le bon déroulement artistique du festival, en pleine concertation avec Abdeslam et Loy. Cette année 2004, Karim Ziad martelait sa batterie avec ardeur et finesse aux côtés du

grand maître des claviers électronique Joe Zawinul, fondateur de Weather Report, et du maâlem Hamid El Kasri à la belle voix puissante, dont l'énergie fabuleuse parvient à faire vibrer plusieurs dizaines de milliers de spectateurs dans un même mouvement de joie. Ce concert était une parfaite illustration du principe de la fusion entre tradition gnaoua et musiques occidentales, qui constitue le vecteur essentiel du festival et lui donne tout son sens.

Un événement produit par des femmes

Si ce sont des hommes qui en assurent la programmation et le déroulement artistique, c'est une équipe de femmes marocaines qui organise la production et la gestion du festival gnaoua d'Essaouira. Sa directrice, Neila Tazi, retrace les principales étapes de son développement :

“En 1997, l'idée de créer un événement autour des Gnaoua à Essaouira pouvait paraître assez saugrenue aux yeux de certains. S'ils font partie du patrimoine culturel marocain, à l'époque ils n'occupaient pas la place qui leur revenait. Sur le plan institutionnel, la ville a apprécié l'idée et tout de suite apporté son soutien. En revanche, il a été très difficile au début de convaincre des partenaires privés. Si l'on se replace dans le contexte de l'époque, la culture n'occupait pas une place aussi importante que celle qu'elle a aujourd'hui au Maroc, et c'était encore pire pour la musique, notamment celle des gnaoua. Il a fallu avoir l'audace d'organiser la première édition dans des conditions très difficiles. Et au regard du succès remporté, du nombre important de personnes venues y assister, mais aussi qui en ont parlé avec des mots très positifs et enthousiastes, l'idée a fait son chemin et nous avons pu attirer de plus en plus de partenaires.”

“En six éditions, nous sommes passés de 20 000 à 300 000 visiteurs. Nous n'avons pas cherché à faire un événement de cette taille. Le festival, dont l'accès est gratuit, s'est adapté à l'affluence croissante du public, d'année en année. Au départ, il y avait une seule scène. Aujourd'hui, nous avons huit lieux de musique. Nous avons voulu faire de notre mieux pour satisfaire les attentes d'un public qui vient en masse et en offrir pour tous les goûts. Nous avons deux grandes scènes en plein air, ouvertes à tous, où se déroulent les moments de fusion entre Gnaoua et musiciens du monde ainsi que de grands concerts de musiques du monde fédérateurs pour la jeunesse marocaine, comme The Wailers en 2004. Les installations répon-

dent aux critères techniques des grands rassemblements musicaux. Nous avons développé des petits lieux où ne se produisent que les Gnaoua, sans autres musiciens et dans leur tradition. Et puis sont venus les concerts acoustiques dans des conditions d'écoute plus confortables et plus intimes, mais où l'on paye son billet."

Impact et retombées du festival

"Petite ville de 70 000 habitants, Essaouira était oubliée il y a sept ou huit ans et vivait de grandes difficultés. Aujourd'hui, elle découvre de nouvelles perspectives, notamment grâce au festival, en termes de stratégie de développement par la culture en particulier. L'événement occupe une place très importante dans le développement économique de la ville, qui a créé d'autres festivals dans la foulée."

"Les Gnaoua se sont approprié le festival, qu'ils revendiquent haut et fort. Actuellement au Maroc, on parle des festivals qui prennent le relais des moussem [fêtes religieuses marquant généralement la célébration s'un saint]. L'événement permet aux Gnaoua de se retrouver et d'être ensemble une fois dans l'année, où ils sont la fierté de tous les Marocains."

"Le festival d'Essaouira a été le point de départ de quelque chose de nouveau au Maroc. D'abord, c'est un festival gratuit, donc accessible à tous, ce qui ne faisait pas partie des habitudes des Marocains ni de leur paysage culturel. Sa dimension d'ouverture sur les cultures du monde inscrit l'événement dans la vitalité de son époque. Il a aussi montré les attentes d'une jeunesse qui a envie de se réunir pour s'amuser, faire la fête, vivre des moments de bonheur. Le festival a contribué de ce fait à une prise de conscience de la part de tous les Marocains et notamment des décideurs. Surtout, il a permis une réflexion au niveau national sur l'importance de ce type d'événement en terme d'image. Au-delà de la culture, le festival s'inscrit dans cette stratégie développée au Maroc pour attirer des touristes mais de manière intelligente, en montrant une face authentique et profonde du pays."

Financement et partenariats

"Le festival est financé à 80 % par des partenaires et sponsors privés et à 20 % par des subventions publiques. Nous sommes convaincus que cette tendance va aller en s'améliorant. D'une part parce que l'écho du festival est de plus en plus fort, d'autre part parce que le gouvernement marocain est conscient du fait que la ville d'Essaouira sort d'une situation difficile et reste une ville pauvre. Le festival lui donne un nouveau souffle, mais la municipalité d'Essaouira, qui a d'énormes chantiers devant elle dans les domaines de l'éducation, de l'assainissement, de l'urbanisme, ne dispose pas des moyens de financer le festival. Si celui-ci est un plus phénoménal pour la ville, il ne doit pas venir pomper ses maigres moyens, mais au contraire lui apporter quelque chose de nouveau."

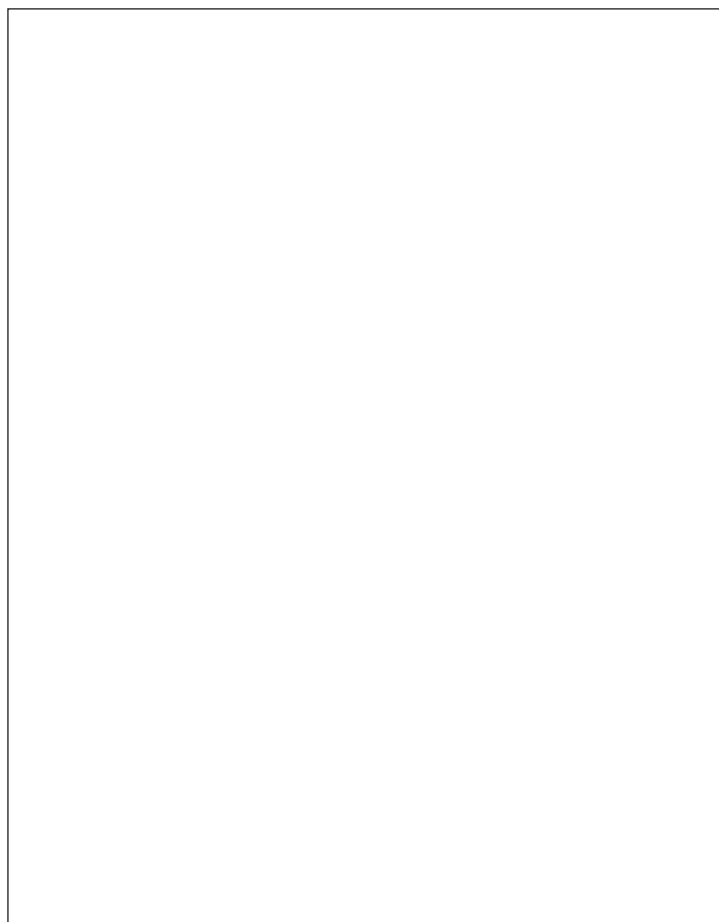
► Carnets de reportage

Le dixième anniversaire du rendez-vous de Fès s'inscrit sous le signe de la paix des âmes dans l'universalité des musiques sacrées. L'ouverture solennelle dans l'imposant espace cerné des murailles crénelées de la place Bab Makina, est précédée du fascinant ballet des hirondelles dans l'ocre jaune et le bleu du couchant.

*Vendredi 28 mai 2004**

L'ensemble des derviches tourneurs de Konya investit la scène. Héritiers directs de la confrérie Mevlawiyya, ils perpétuent la pratique du rituel de danse "Sama" enseigné par ce grand maître de la mystique soufie. Après une longue et lente cantilène introspective du chanteur soliste, aux accents de muezzin, la flûte *ney* lance sa plainte aiguë et souple, empreinte d'une inspiration propice à l'élévation de l'âme. Le rituel peut commencer. Quand les chanteurs donnent de la voix, les derviches se débar-

(*) Ces "carnets de reportage" au festival de Fès des musiques sacrées du monde sont publiés en intégralité sur le site www.mondomix.com.



**Affiche
du festival de Fès.**

rassent de leurs grands manteaux noirs, laissant paraître l'immaculée blancheur de leurs habits de danse. Avec les premiers mouvements tournants, leurs robes se déploient. Il y a beaucoup de sérénité dans ce que l'on décrit souvent comme une "transe qui mène vers l'extase". C'est que la rencontre du "moi" avec "l'Être unique" à laquelle conduit la pratique du Sama est un acte dénué d'artifice, de pure contemplation.

Samedi 29 mai 2004

Ce n'est pas un hasard si Youssou N'Dour a choisi la ville de Fès pour dévoiler sur scène son nouvel album, *Égypte*, dont la pochette est ornée du nom d'Allah en caractères arabes. Celui-ci est entièrement dédié aux grands marabouts qui sont à l'origine des confréries musulmanes les plus influentes d'Afrique de l'Ouest, et notamment du Sénégal. Et c'est à Fès que l'un d'eux, Cheikh Tijjane Cherif, a fondé sa confrérie, la Tijjaniyya. La conjonction des arrangements pour violons modernes orientaux de l'Égyptien Fathy Salamah avec les sons wolofs des Sabars ou Mandingues du duo *balafon-kora* évite tous les pièges du placage plus ou moins forcé. La capacité d'improvisation des virtuoses égyptiens au *ney* et au *oud* est proprement phénoménale. Quant aux Sabars, ils mènent

une danse à rebondir jusqu'au plafond d'étoiles. La puissance du salut de Youssou au maître de la confrérie des Mourides, Cheikh Amadou Bamba, n'a d'égale que la beauté du timbre étrangement intact de sa voix.

Lundi 31 mai 2004

Pour son concert, le chanteur irakien Hussein Al Azami a souhaité privilégier le côté enjoué du *maqâm* irakien à l'aspect sombre de certains de ses modes musicaux évoquant tristesse et douleur. Avec le "*Maqâm Al Ajam Lusheiran*", il nous gratifie pourtant d'un de ces moments sublimes, si particuliers à la technique vocale du *maqâm* irakien, où le pleur devient chant. Une indicible émotion vous envahit soudain, trouble vertigineux où les sanglots sublimés par la voix emportent dans leur flot l'impureté des pensées. En ces instants hors temps, le jardinier, tout à l'écoute, lâche son outil pour contempler la rose dont la lumière jaune orange resplendit d'une aura fragile.

Mardi 1^{er} juin 2004

Mohamed Rouicha et son ensemble nous plongent dans cette réalité sublime des musiques berbères intimement liées au moindre événement de la vie des communautés des reliefs de l'Atlas. Personnage de cour des miracles, Mohamed Rouicha possède la prestance des flamencos ou des chanteurs tsiganes, prince vagabond, mi-bandit, mi-seigneur. Son chant est une bénédiction mordante, un fer rouge pour sonder les profondeurs de l'âme. Et le *ouatar*, grand luth à quatre cordes qu'il porte comme le symbole d'une des plus anciennes traditions musicales, ressemble par bien des aspects à ceux que l'on voit sur les miniatures persanes du temps d'Omar Khayyâm.

Mercredi 2 juin 2004

Au jardin du musée Batha, Françoise Atlan et Aïcha Redouane font revivre dans un même spectacle des patrimoines musicaux dont elles se sentent infiniment proches : celui des chants judéo-arabes, conservés au sein des familles séfarades depuis la *Reconquista* espagnole, pour la première ; celui du *maqâm* dit classique, tel qu'il se chantait au début du XX^e siècle dans les pays du Proche Orient, pour la seconde. Les deux chanteuses ont collecté textes et mélodies auprès de musiciens en qui s'est perpétuée la science de maîtres anciens. Mohamed Briouel, directeur du conservatoire de musique de Fès, est de ceux-là. Héritier du grand maître de l'école arabo-andalouse gharînâti [originaire de Grenade] feu Hadj Abdelkrim al-Raï, il accompagne Françoise Atlan non seulement dans les recherches sur la tradition poétique et musicale judéo-marocaine qu'elle mène à Fès depuis sept ans, mais aussi dans l'interprétation des chants. Le chanteur et luthiste palestinien Moneim Adwan aura été ce soir la grande révélation du festival de Fès. Son nom pourrait bien reflorir, "*inch' Allah*", sur les affiches de bien des festivals de musiques du monde.

► Repères

- Festival de Fès des musiques sacrées du monde : <http://fesfestival.com>
- Festival gnaoua d'Essaouira : www.festival-gnaoua.co.ma
- Mawazine à Rabat : www.mawazine.ma
- Nuits de la Méditerranée à Tanger – Tétouan : ww.iftanger.ma

► Disques

- *Festival gnaoua Essaouira*, A3 Communication-Nocturne, Live édition 2003.
- *Fès festival des musiques sacrées du monde – "The spirit of Fès"* – double CD, Le chant du monde-Harmonia Mundi, 2004.

Vendredi 4 juin 2004

Andreï Kotov, directeur de l'ensemble Sirin, a rassemblé les chants spirituels orthodoxes d'origine populaire qui constituent son répertoire grâce à un long et patient travail de recherche, de décryptage des notations anciennes, mais aussi de collecte auprès des "vieux-croyants", qui sont parvenus à conserver vivantes les traditions populaires de l'église orthodoxe russe au XX^e siècle. Du plain chant à la polyphonie aux accents balkaniques, en passant par la métrique des hymnes ou du chant grégorien, leurs voix détiennent les clés de l'art ancien, sublime et méconnu de la chrétienté d'Orient.

Samedi 5 juin 2004

Au cours des concerts qui se sont succédés à Fès, nous aurons pu apprécier les subtilités de la *nouba* marocaine (Mohamed Briouel), du *muwachchah* alépin (Sabah Fakhri), du *taksim* ottoman (derviches tourneurs de Konya), de la *wasla* (Aïcha Redouane) ou du *maqâm al Iraqi* (Hussein Al Azami)... Face à cette variété de formes modales orientales, c'est un nouveau degré d'élévation et de raffinement qu'apportent le chanteur kurde iranien Sharam Nazeri et son ensemble dans leur interprétation du *radif* persan.

Sharam Nazeri a commencé à polir sa voix sur la poésie de Djâlal ud-Din Rumi il y a quarante-cinq ans. Elle s'est épanouie grâce à l'enseignement "de poitrine à poitrine" suivi auprès de maîtres : Mahmoud Karimi, Nour

Ali Boroumand, Ahmad Ebadi et Abdollah Davami. Son chant est traversé par un formidable souffle de vie. Sans jamais se répéter, le poème musical évolue de confidences inouïes sur la langue des oiseaux en déferlants cataclysmes issus de la parole des cieux. Ses bras, ses mains pétrissent la matière du moment musical, entraînant chaque instrument dans ses modulations, échafaudant de renversantes fantasmagories, peintes en un clin d'œil à même la psyché de chaque individu tendu à son écoute. Comment laisser partir un tel magicien ? ◀